

# Exil

À Archibald MacLeish

## I

Portes ouvertes sur les sables, portes ouvertes sur l'exil,  
Les clés aux gens du phare, et l'astre roué vif sur la pierre du seuil :  
Mon hôte, laissez-moi votre maison de verre dans les sables...  
L'Été de gypse aiguise ses fers de lance dans nos plaies,  
J'étais un lieu flagrant et nul comme l'ossuaire des saisons,  
Et, sur toutes grèves de ce monde, l'esprit du dieu fumant déserte sa couche  
d'amiante.  
Les spasmes de l'éclair sont pour le ravissement des Princes en Tauride.

## II

A nulles rives dédiée, à milles pages confiée la pure amorce de ce chant...  
D'autres saisissent dans les temples la corne peinte des autels :  
Ma gloire est sur les sables! ma gloire est sur les sables !... Et ce n'est point errer,  
ô Pérégrin,  
Que de convoiter l'aire la plus nue pour assembler aux syrtes de l'exil un grand  
poème né de rien, un grand poème fait de rien...  
Sifflez, ô frondes par le monde, chantez, ô conques sur les eaux !  
J'ai fondé sur l'abîme et l'embrun et la fumée des sables. Je me coucherai dans les  
citernes et dans les vaisseaux creux.  
En tous lieux vains et fades où gît le goût de la grandeur.

« ... Moins de souffles flattaient la famille des Jules ; moins d'alliances assistaient  
les grandes castes de prêtrise.  
Où vont les sables à leur chant s'en vont les Princes de l'exil.  
Où furent les voiles haut tendues s'en va l'épave plus soyeuse qu'un songe de  
luthier,  
Où furent les grandes actions de guerre déjà blanchit la mâchoire d'âne,  
Et la mer à la ronde roule son bruit de crânes sur les grèves.  
Et que toutes choses au monde lui soient vaines, c'est ce qu'un soir, au bord du  
monde, nous contèrent  
Les milices du vent dans les sables d'exil... »

Sagesse de l'écume, ô pestilences de l'esprit dans la crépitation du sel et le lait de  
chaux vive!  
Une science m'échoit aux sévices de l'âme... Le vent nous conte ses flibustes, le  
vent nous conte ses méprises !  
Comme le Cavalier, la corde au poing, à Ventrée du désert.  
J'épie au cirque le plus vaste l'élancement des signes les plus fastes.  
Et le matin pour nous mène son doigt d'augure parmi de saintes écritures.

L'exil n'est point d'hier ! l'exil n'est point d'hier ! « Ô vestiges, ô prémisses »,  
Dit l'Étranger parmi les sables, « toute chose au monde m'est nouvelle !... » Et la  
naissance de son chant ne lui est pas moins étrangère.

### III

« ... Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette splendeur.

Et comme un haut fait d'armes en marche par le monde, comme un dénombrement de peuples en exode, comme une fondation d'empires par tumulte prétorien, ha ! comme un gonflement de lèvres sur la naissance des grands Livres,

Cette grande chose sourde par le monde et qui s'accroît soudain comme une ébriété.

« ... Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette grandeur,

Cette chose errante par le monde, cette haute transe par le monde, et sur toutes grèves de ce monde, du même souffle proférée, la même vague proférant

Une seule et longue phrase sans césure à jamais inintelligible.,.

« ... Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette fureur,

Et ce très haut ressac au comble de l'accès, toujours, au faite du désir, la même mouette sur son aile, la même mouette sur son aire, à tire-d'aile ralliant les stances de l'exil, et sur toutes grèves de ce monde, du même souffle proférée, la même plainte sans mesure

A la poursuite, sur les sables, de mon âme numide... »

Je vous connais, ô monstre ! Nous voici de nouveau face à face. Nous reprenons ce long débat où nous l'avions laissé.

Et vous pouvez pousser vos arguments comme des mufles bas sur l'eau : je ne vous laisserai point de pause ni répit.

Sur trop de grèves visitées furent mes pas lavés avant le jour, sur trop de couches désertées fut mon âme livrée au cancer du silence.

Que voulez-vous encore de moi, ô souffle originel ? Et vous, que pensez-vous encore tirer de ma lèvre vivante,

Ô force errante sur mon seuil, ô Mendiante dans nos voies et sur les traces du Prodiges ?

Le vent nous conte sa vieillesse, le vent nous conte sa jeunesse... Honore, ô Prince, ton exil !

Et soudain tout m'est force et présence, où J'urne encore le thème du néant.

« ... Plus haute, chaque nuit, cette clameur muette sur mon seuil, plus haute, chaque nuit, cette levée de siècles sous l'écaille,

Et, sur toutes grèves de ce monde, un îambe plus farouche à nourrir de mon être !...

Tant de hauteur n'épuisera la rive accore de ton seuil, ô Saisisseur de glaives à l'aurore,

Ô Manieur d'aigles par leurs angles, et Nourrisseur des filles les plus aigres sous la plume de fer !

Toute chose à naître s'horripile à l'orient du monde, toute chair naissante exulte aux premiers feux du jour !

Et voici qu'il s'élève une rumeur plus vaste par le monde, comme une insurrection de l'âme...

Tu ne te tairas point, clameur! que je n'aie dépouillé sur les sables toute allégeance humaine. (Qui sait encore le lieu de ma naissance?) »

## IV

Étrange fut la nuit où tant de souffles s'égarèrent au carrefour des chambres...

Et qui donc avant l'aube erre aux confins du monde avec ce cri pour moi ? Quelle grande fille répudiée s'en fut au sifflement de l'aile visiter d'autres seuils, quelle grande fille malaimée,

A l'heure où les constellations labiles qui changent de vocable pour les hommes d'exil déclinent dans les sables à la recherche d'un lieu pur?

Partout-errante fut son nom de courtisane chez les prêtres, aux grottes vertes des Sibylles, et le matin sur notre seuil sut effacer les traces de pieds nus, parmi de saintes écritures...

Servantes, vous serviez, et vaines, vous tendiez vos toiles fraîches pour l'échéance d'un mot pur.

Sur des plaintes de pluviers s'en fut l'aube plaintive, s'en fut l'hyade pluvieuse à la recherche du mot pur,

Et sur les rives très anciennes fut appelé mon nom... L'esprit du dieu fumait parmi les cendres de l'inceste.

Et quand se fut parmi les sables essorée la substance pâle de ce jour.

De beaux fragments d'histoires en dérive, sur des pales d'hélices, dans le ciel plein d'erreurs et d'errantes prémisses, se mirent à virer pour le délice du scoliaste.

Et qui donc était là qui s'en fut sur son aile? Et qui donc, cette nuit, a sur ma lèvre d'étranger pris encore malgré moi l'usage de ce chant ?

Renverse, ô scribe, sur la table des grèves, du revers de ton style la cire empreinte du mot vain.

Les eaux du large laveront, les eaux du large sur nos tables, les plus beaux chiffres de l'année.

Et c'est l'heure, ô Mendiante, où sur la face close des grands miroirs de pierre exposés dans les antres

L'officiant chaussé de feutre et ganté de soie grège efface, à grand renfort de manches, l'affleurement des signes illicites de la nuit.

Ainsi va toute chair au cilice du sel, le fruit de cendre de nos veilles, la rose naine de vos sables, et l'épouse nocturne avant l'aurore reconduite...

Ah ! toute chose vaine au van de la mémoire, ah ! toute chose insane aux fifres de l'exil : le pur nautile des eaux libres, le pur mobile de nos songes,

Et les poèmes de la nuit avant l'aurore répudiés, l'aile fossile prise au piège des grandes vêpres d'ambre jaune...

Ah! qu'on brûle, ah! qu'on brûle, à la pointe des sables, tout ce débris de plume, d'ongle, de chevelures peintes et de toiles impures,

Et les poèmes nés d'hier, ah ! les poèmes nés un soir à la fourche de l'éclair, il en est comme de la cendre au lait des femmes, trace infime...

Et de toute chose ailée dont vous n'avez usage, me composant un pur langage sans office.

Voici que j'ai dessein encore d'un grand poème délétible...

## V

« ... Comme celui qui se devêt à la vue de la mer. comme celui qui s'est levé pour honorer la première brise de terre (et voici que son front a grandi sous le casque).

Les mains plus nues qu'à ma naissance et la lèvre plus libre, l'oreille à ces coraux où gît la plainte d'un autre âge.

Me voici restitué à ma rive natale... Il n'est d'histoire que de Pâme, il n'est d'aisance que de Pâme.

Avec l'achaine. l'anophèle, avec les chaumes et les sables, avec les choses les plus frêles, avec les choses les plus vaines, la simple chose, la simple chose que voilà, la simple chose d'être là, dans l'écoulement du jour...

Sur des squelettes d'oiseaux nains s'en va l'enfance de ce jour, en vêtement des îles, et plus légère que l'enfance sur ses os creux de mouette, de guifette, la brise enchante les eaux filles en vêtement d'écaillés pour les îles...

Ô sables, ô résines ! l'élytre pourpre du destin dans une grande fixité de l'œil ! et sur l'arène sans violence, l'exil et ses clés pures, la journée traversée d'un os vert comme un poisson des îles...

Midi chante, ô tristesse !... et la merveille est annoncée par ce cri : ô merveille ! et ce n'est pas assez d'en rire sous les larmes...

Mais qu'est-ce là, oh ! qu'est-ce, en toute chose, qui soudain fait défaut ?... »

Je sais. J'ai vu. Nul n'en convienne ! — Et déjà la journée s'épaissit comme un lait.

L'ennui cherche son ombre aux royaumes d'Arsace ; et la tristesse errante mène son goût d'euphorbe par le monde, l'espace où vivent les rapaces tombe en d'étranges déshérences...

Plaise au sage d'épier la naissance des schismes !... Le ciel est un Sahel où va l'azalaïen en quête de sel gemme.

Plus d'un siècle se voile aux défaillances de l'histoire.

Et le soleil enfouit ses beaux sesterces dans les sables, à la montée des ombres où mûrissent les sentences d'orage.

Ô présides sous l'eau verte ! qu'une herbe illustre sous les mers nous parle encore de l'exil... et le Poète prend ombrage.

De ces grandes feuilles de calcaire, à fleur d'abîme. sur des socles : dentelle au masque de la mort...

## VI

«... Celui qui erre., à la mi-nuit, sur les galeries de pierre pour estimer les titres d'une belle comète ; celui qui veille, entre deux guerres, à la pureté des grandes lentilles de cristal ; celui qui s'est levé avant le jour pour curer les fontaines, et c'est la fin des grandes épidémies ; celui qui laque en haute mer avec ses filles et ses brus, et c'en était assez des cendres de la terre...

Celui qui flatte la démente aux grands hospices de craie bleue, et c'est Dimanche sur les seigles, à l'heure de grande cécité ; celui qui monte aux orgues solitaires, à l'entrée des armées ; celui qui rêve un jour d'étranges latomies, et c'est un peu après midi, à l'heure de grande viduité ; celui qu'éveille en mer, sous le vent d'une île basse, le parfum de sécheresse d'une petite immortelle des sables ; celui qui veille, dans les ports, aux bras des femmes d'autre race, et c'est un goût de vétiver dans le parfum d'aisselle de la nuit basse, et c'est un peu après minuit, à l'heure de grande opacité ; celui, dans le sommeil, dont le souffle est relié au souffle de la mer, et au renversement de la marée voici qu'il se retourne sur sa couche comme un vaisseau change d'amures...

Celui qui peint l'amer au front des plus hauts caps, celui qui marque d'une croix blanche la face des récifs ; celui qui lave d'un lait pauvre les grandes casemates d'ombre au pied des sémaphores, et c'est un lieu de cinéraires et de gravats pour la délectation du sage ; celui qui prend logement, pour la saison des pluies, avec les gens de pilotage et de bornage — chez le gardien d'un temple mort à bout de péninsule (et c'est sur un éperon de pierre gris-bleu, ou sur la haute table de grès rouge) ; celui qu'enchaîne, sur les cartes, la course close des cyclones ; pour qui s'éclairent, aux

nuits d'hiver, les grandes pistes sidérales ; ou qui démêle en songe bien d'autres lois de transhumance et de dérivation ; celui qui quête, à bout de sonde, l'argile rouge des grands fonds pour modeler la face de son rêve ; celui qui s'offre, dans les ports, à compenser les boussoles pour la marine de plaisance...

Celui qui marche sur la terre à la rencontre des grands lieux d'herbe ; qui donne, sur sa route, consultation pour le traitement d'un très vieil arbre ; celui qui monte aux tours de fer, après l'orage, pour éventer ce goût de crêpe sombre des feux de ronces en forêt ; celui qui veille, en lieux stériles, au sort des grandes lignes télégraphiques ; qui sait le gîte et la culée d'atterrissage des maîtres câbles sous-marins ; qui soigne sous la ville, en Heu d'ossuaires et d'égouts (et c'est à même l'écorce démuselée de la terre), les instruments lecteurs de purs séismes,,.

Celui qui a la charge, en temps d'invasion, du régime des eaux, et fait visite aux grands bassins filtrants lassés des noces d'éphémères ; celui qui garde de l'émeute, derrière les ferronneries d'or vert, les grandes serres fétides du Jardin Botanique ; les grands Offices des Monnaies, des Longitudes et des Tabacs ; et le Dépôt des Phares, où gisent les fables, les lanternes ; celui qui fait sa ronde, en temps de siège, aux grands halls où s'émiettent, sous verre, les panoplies de phasmes. de van esses ; et porte sa lampe aux belles auges de lapis, où, friable, la princesse d'os épinglée d'or descend le cours des siècles sous sa chevelure de sisal ; celui qui sauve des armées un hybride très rare de rosier-ronce himalayen ; celui qui entretient de ses deniers, aux grandes banqueroutes de l'Etat, le luxe trouble des haras, des grands haras de briques fauve sous les feuilles, comme des roseraies de roses rouges sous les roucoulements d'orage, comme de beaux gynécées pleins de princes sauvages, de ténèbres, d'encens et de substance mâle...

Celui qui règle, en temps de crise, le gardiennage des hauts paquebots rnis sous scellés, à la boucle d'un fleuve couleur d'iode, de purin (et sous le limbe des verrières, aux grands salons bâchés d'oubli, c'est une lumière d'agave pour les siècles et à jamais vigile en mer) ; celui qui vaque, avec les gens de peu, sur les chantiers et sur les cales désertées par la Joule, après le lancement d'une grande coque de trois ans ; celui qui a pour profession d'agrèer les navires ; et celui-là qui trouve un jour le parfum de son âme dans le vaigrage d'un voilier neuf ; celui qui prend la garde d'équinoxe sur le rempart des docks, sur le haut peigne sonore des grands barrages de montagne, et sur les grandes écluses océanes ; celui, soudain, pour qui s'exhale toute l'haleine incurable de ce monde dans le relent des grands silos et entrepôts de denrées coloniales, là où l'épice et le grain vert s'enflent aux lunes d'hivernage comme la création sur son lit Jade ; celui qui prononce la clôture des grands congrès d'orographie, de climatologie, et c'est le temps de visiter l'Arboretum et l'Aquarium et le quartier des filles, les tailleries de pierres fines et le parvis des grands convulsionnaires.,.

Celui qui ouvre un compte en banque pour les recherches de l'esprit ; celui qui entre au cirque de son œuvre nouvelle dans une très grande animation de l'être, et, de trois jours, nul n'a regard sur son silence que sa mère, nul n'a l'accès de sa chambre que la plus vieille des servantes ; celui qui mène aux sources sa monture sans y boire lui-même ; celui qui rêve, aux selleries, d'un parfum plus ardent que celui de la cire ; celui, comme Baber, qui vêt la robe du poète entre deux grandes actions viriles pour révéler la face d'une belle terrasse ; celui qui tombe en distraction pendant la dédicace d'une nef, et au tympan sont telles cruches, comme des ouïes, murées pour l'acoustique ; celui qui tient en héritage, sur terre de main-morte, la dernière héronnière, avec de beaux ouvrages de vénerie, de fauconnerie ; celui qui tient commerce, en ville, de très grands livres : almagestes, portulans et bestiaires ; qui prend souci des accidents de phonétique, de l'altération des signes et des grandes érosions du langage ; qui participe aux grands débats de sémantique ; qui fait autorité dans les mathématiques usuelles et se complaît à la supputation des temps pour le

calendrier des fêtes mobiles (le nombre d'or, l'indiction romaine, l'épacte et les grandes lettres dominicales) ; celui qui donne la hiérarchie aux grands offices du langage ; celui à qui l'on montre, en très haut lieu, de grandes pierres lustrées par l'insistance de la flamme...

Ceux-là sont princes de l'exil et n'ont que faire de mon chant. »

Étranger, sur toutes grèves de ce monde, sans audience ni témoin, porte à l'oreille du Ponant une conque sans mémoire :

Hôte précaire à la lisière de nos villes, tu ne franchiras point le seuil des Lloyds, où ta parole n'a point cours et ton or est sans titre...

« J'habiterai mon nom », fut ta réponse aux questionnaires du port. Et sur les tables du changeur, tu n'as rien que de trouble à produire,

Comme ces grandes monnaies de fer exhumées par la foudre.

## VII

« ... Syntaxe de l'éclair ! ô pur langage de l'exil ! Lointaine est Vautre rive où le message s'illumine :

Deux fronts de femmes sous la cendre., du même pouce visités ; deux ailes de femmes aux persiennes, du même souffle suscitées...

Donniez-vous cette nuit, sous le grand arbre de phosphore, ô cœur d'orante par le monde, ô mère du Proscrit, quand dans les glaces de la chambre fut imprimée sa face ?

Et toi plus prompte sous l'éclair, ô toi plus prompte à tressaillir sur Vautre rive de son âme, compagne de sa force et faiblesse de sa force, toi dont le souffle au sien fut à jamais mêlé,

T'assiéras-tu encore sur sa couche déserte, dans le hérissément de ton âme de femme ?

L'exil n'est point d'hier ! l'exil n'est point d'hier !... Exècre, ô femme, sous ton toit un chant d'oiseau de Barbarie...

Tu n'écouteras point l'orage au loin multiplier la course de nos pas sans que ton cri de femme, dans la nuit, n'assaille encore sur son aire l'aigle équivoque du bonheur ! »

... Tais-toi, faiblesse, et toi, parfum d'épouse dans la nuit comme l'amande même de la nuit.

Partout errante sur les grèves, partout errante sur les mers, tais-toi, douceur, et toi présence gréée d'ailes à hauteur de ma selle.

Je reprendrai ma course de Numide, longeant la mer inaliénable... Nulle verveine aux lèvres, mais sur la langue encore, comme un sel, ce ferment du vieux monde.

Le nitre et le natron sont thèmes de l'exil. Nos pensers courent à l'action sur des pistes osseuses. L'éclair m'ouvre le lit de plus vastes desseins. L'orage en vain déplace les bornes de l'absence.

Ceux-là qui furent se croiser aux grandes Indes atlantiques, ceux-là qui flairent Vidée neuve aux fraîcheurs de l'abîme, ceux-là qui soufflent dans les cornes aux portes du futur

Savent qu'aux sables de l'exil sifflent les hautes passions lovées sous le fouet de l'éclair... Ô Prodigue sous le sel et l'écume de Juin ! garde vivante parmi nous la force occulte de ton chant!

Comme celui (pii dit à l'émissaire, et c'est là son message : « Voilez la face de nos femmes ; levez la face de nos fils ; et la consigne est de laver la pierre de vos seuils... Je vous dirai tout bas le nom des sources où, demain, nous baignerons un pur courroux. »

\*

Et c'est l'heure, ô Poète, de décliner ton nom, ta naissance, et ta race...